

## LES NOIX D'UNE PAUVRE FILLE

( Suite )

D'abord, madame Aymard donna à Geneviève une tasse de bouillon à la première auberge, puis elle lui promit de la conduire elle-même à l'hôpital, de l'y recommander, d'y aller lui faire une petite visite de temps en temps. C'était beaucoup pour l'enfant délaissée du hameau : elle ne savait comment remercier, mais ses yeux s'attachaient sans crainte sur ceux de sa protectrice.

Celle-ci jugeait, à la toux fréquente de Geneviève, à l'éclat de ses yeux, à la maigreur de son corps, que d'anciennes maladies avaient ruiné ce faible tempérament, et que l'art du plus habile médecin serait vaincu. Cette âme, pensait-elle, est bien près de Dieu ; donc, c'est un honneur pour moi de la servir. Ainsi, dans la chrétienne, se confondaient la protectrice et la servante, parce que sous cette forme infirme et malheureuse qui paraissait devant elle, elle entrevoyait Celui qui devait lui dire un jour : " J'ai été pauvre, et vous m'avez secouru."

On arrive à Bordeau ; madame Aymard monte en voiture pour se rendre à sa demeure, elle fait monter avec elle la villageoise intimidée ; elle la conduit d'abord dans sa maison, et la fait asseoir et reposer, car les cahots de la route ont multiplié ses douleurs. Quand elle est bien calme, madame Aymard s'approche d'elle, et mettant dans ses manières une extrême bonhomie pour ne pas trop l'humilier, elle s'appête à se laver les mains devant Geneviève et lui demande si elle ne voudrait pas en faire autant ; puis, sans attendre sa réponse, elle met de l'eau dans cette pauvre main gauche dont personne n'a pris soin depuis que la main droite est enveloppée ; elle la lave, l'essuie, la presse amicalement. Geneviève ne peut en croire ses yeux ! Mais voici la belle-dame qui remet en ordre sa chevelure soyeuse, et qui dit en riant à la paysanne : — Laissez-moi vous coiffer, j'ai beaucoup de talent. Avant que la malade